

*Ce qui suit se passe dans l'espace d'un
battement de paupières*

Amants

Deux jeunes gens sont attachés par de lourdes chaînes qui bardent leurs corps. Ils ne peuvent pas se toucher – mais presque, s'ils se tendent l'un vers l'autre de toutes leurs forces. Leur sexe est indifférent. Le texte est écrit au masculin mais entendu comme neutre. Les modifications de genre sont à apporter selon la distribution. On peut également imaginer la scène divisée en quatre espaces distincts avec quatre couples (homme-homme, homme-femme, femme-homme, femme-femme) jouant le texte simultanément.

L'UN. Amants !
L'AUTRE. Oui !
L'UN. Amants !
L'AUTRE. Oui !
L'UN. Amants !
L'AUTRE. Oui ! Amants !
L'UN. Oui !

Epuisés, ils se taisent. Baissent la tête et dorment quelques secondes.

L'UN. Amants !
L'AUTRE. Encore !
L'UN. Amants !
L'AUTRE. Encore ! Oui, amants !
L'UN. Encore !

*Leurs têtes sont soutenues par l'intensité du regard qui les relie. Un des deux baisse les yeux.
La tête de l'autre tombe sur sa poitrine.*

L'AUTRE. Viens me chercher.
L'UN. Amène ton corps, toi.
L'AUTRE. Toi.
L'UN. Ton corps, encore, oui, amène-le, ta gueule avec.
L'AUTRE. Ma tête reste ma tête, là, sur mes épaules – mais ton regard, ton regard, soutiens-moi.
L'UN. Viens.
L'AUTRE. Viens me chercher.
L'UN. Marche.
L'AUTRE. Pas la force. Viens-toi.
L'UN. Je ne peux pas.
L'AUTRE. Marche.
L'UN. C'est toi.
L'AUTRE. Ta faute.
L'UN. Ta faute.
L'AUTRE. Je n'en peux plus.

A nouveau leur parole se brise et leurs têtes s'effondrent sur leurs poitrines.

L'AUTRE. Je ne peux rien.
L'UN. Avance.
L'AUTRE. Je ne peux rien.
L'UN. Regarde-moi.
L'AUTRE. Je peux te regarder.
L'UN. C'est bien.
L'AUTRE. Je te regarde.
L'UN. C'est mieux.
L'AUTRE. Je ne peux que te regarder.
L'UN. C'est vrai.
L'AUTRE. Je voudrais –
L'UN. Chut.
L'AUTRE. Ne me tais pas. J'ai droit à la parole.
L'UN. Au regard.
L'AUTRE. A la parole.
L'UN. Au creux de ta bouche, oui, elle coule, elle. Elle n'en peut plus de couler, elle dégouline de mots et te gave et te gave et moi je te regarde t'emplit de mots et ton ventre se gonfle.
L'AUTRE. Je recrache. Je n'avale pas. Jamais, les mots.
L'UN. Et le reste ?
L'AUTRE. Je ne sais pas avaler. On ne m'a pas appris. On a voulu m'apprendre. Je n'ai pas appris. Je ne sais pas avaler et je ne veux pas et je –
L'UN. Je te voudrais.
L'AUTRE. Tu me veux.

Ils tentent de se libérer de leurs chaînes, ils se débattent. Sans succès.

L'AUTRE. Dehors il fait nuit.
L'UN. Ici aussi.
L'AUTRE. Dehors.
L'UN. Il fait froid, ici aussi ; il y a des étoiles parfois qui se reflètent dans les trottoirs et tu glisses dans le ciel sans y penser – c'est juste qu'après aux chaussures ça colle et ça poisse, tout ce qui voulait briller et que tu piétines sans y penser.
L'AUTRE. C'est charpie.
L'UN. De nos corps, oui. Mais vient autre chose.
L'AUTRE. Autre chose.
L'UN. Le trou qu'on évite.
L'AUTRE. Ne pas tomber. Ne pas tomber. Ne pas tomber.
L'UN. Le trou béant dans la ville et on se demande : mais où s'arrête-t-il. Peur de se pencher, vertige et droit aux enfers, s'ils brûlent bien là en bas tous les pécheurs et tous ceux qui ne peuvent croire.
L'AUTRE. Croire.
L'UN. Croire, je ne sais pas. Le trou jamais ne s'éclaircit et puis un jour il n'y a plus rien et la route et le trottoir et le jardin : tout est lisse, incroyablement lisse – et c'est là que le doute s'insinue, c'est de là que germe l'idée pourrissante, la voix qui ronge chacun de nos pas : en dessous, tout est à creuser, tout a été creusé, mais où ?
L'AUTRE. Où ?
L'UN. Je te le demande – non, pas toi, je LE demande, je le crie : où ?! A n'importe qui, celui qui aurait la réponse, ici, maintenant, dans cette salle obscure. Je suis à genoux devant toi mais que se passe-t-il en dessous ? Cette terre meuble, pour qui a-t-elle été retournée ?

L'AUTRE. Ce n'est pas à toi de dire cela.
L'UN. Tu me suivras sous terre, de toute façon.
L'AUTRE. Pas comme ça. D'abord... d'abord... se cacher sous le sable.
L'UN. Promis.
L'AUTRE. Tu dois mieux promettre. Nous irons sur la plage.
L'UN. Nous irons sur la plage.
L'AUTRE. Nous inscrirons nos noms à marée basse et chaque trait de nos lettres aura une longueur de cinq pieds.
L'UN. Cinq pieds.
L'AUTRE. L'un après l'autre nous nous ensevelirons.
L'UN. Promis.
L'AUTRE. Je n'ai pas fini. Ensuite, nous nous désensablerons et nous laverons nos corps dans la mer salée. Puis nous lècherons le sel de la peau de l'un, de l'autre. Nous attendrons que la marée efface nos noms.
L'UN. Et après ?

Ils se regardent sans mot dire. Un temps.

L'UN. Tu n'as rien à dire ?
L'AUTRE. Rien.

Ils se regardent encore. Passe le temps.

L'UN. Tu n'as rien à dire ?
L'AUTRE. Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi dire ou plutôt comment et à qui, pourquoi. C'est trop simple ainsi. Trop simple. Regarde. Je me tais si bien.
L'UN. C'est vrai. Mais ta voix, ta voix, ta voix me berce.
L'AUTRE. Je ne veux pas te bercer.
L'UN. Je sais. Ta voix me fait transpirer, aussi.
L'AUTRE. C'est mieux. C'est plus vrai.
L'UN. Quand tu m'appelles par mon prénom –
L'AUTRE. Je ne t'appelle jamais par ton prénom.
L'UN. Je sais.
L'AUTRE. Je te dis : casse-noisettes. [kasnwaz], mon casse-noisettes, mon [kasnwaz].
L'UN. Je préfère le possessif.
L'AUTRE. Je sais.
L'UN. J'oublie que je m'appartiens quand tu me dis : mon [kasnwaz]. Je suis quelqu'un d'autre, et à toi, toi, toi seul dévoué.
L'AUTRE. Tu m'appartiens.
L'UN. Tu m'appartiens. [petal].
L'AUTRE. [petal] et [kasnwaz]. C'est bien.
L'UN. C'est bon.
L'AUTRE. On est bien.
L'UN. On pourrait être mieux – mais on est bien.
L'AUTRE. Tous les deux. [petal] et [kasnwaz].
L'UN. J'ai compris. Tous les deux.
L'AUTRE. Tous les deux.
L'UN. Arrête de répéter ce que je dis !
L'AUTRE. J'arrête.
L'UN. Utilise tes mots à toi. Chasse gardée.

L'AUTRE. Je me tais. Un moment.

L'un s'endort. L'autre se met à parler avec difficulté.

L'AUTRE. Quand tu dors tu fais semblant. Quand tu souris aussi. Paupières mal ajustées – dents trop blanches. Tu n'es pas toi. Je ne te connais pas. Je ne te connaîtrai jamais. Il n'y a que cette distance entre toi et moi. Mais je ne peux t'atteindre, je ne peux m'emparer de ton sommeil, l'empoigner à pleine bouche. Tu fais semblant. Je voudrais te libérer, mais de quoi ? Tu fais semblant, tu veux tirer de ma bouche des aveux de tendresse ! Tu n'auras rien de plus, rien de plus ! Je te regarde et cela devrait te suffire et déjà te faire ployer : tout est trop grand pour toi. Je suis trop grand pour toi, je te dépasse de quatre têtes de haut, deux troncs de large. Tu es un insecte, je peux te gober à tout instant. Je te veux.

Il tire sur ses chaînes. Tant et si bien qu'un bras se libère. Il est frappé d'étonnement et après un temps avance sa main jusqu'à presque toucher le sexe de l'un. L'un bouge imperceptiblement, ce qui fait retirer la main de l'autre – puis après un temps il tente la même approche auprès du visage. L'un relève la tête, gémit – la main libérée reprend sa place enchaînée. L'un ouvre les yeux.

L'UN. Pas de rêves ! Pas de rêves, c'est insupportable ! Tu m' observes.

L'AUTRE. Je t'admire.

L'UN. Tu me jauges.

L'AUTRE. Je n'ai rien d'autre à faire.

L'UN. Pas sommeil ?

L'AUTRE. Comme d'habitude.

L'UN. Et tu vas me veiller ?

L'AUTRE. Comme d'habitude.

L'UN. Et je vais me sentir mort et ressuscité au matin par tes yeux.

L'AUTRE. On ne verra pas le jour entrer dans cet espace.

L'UN. Comme d'habitude.

L'AUTRE. Plutôt...

L'UN. Oui ? une idée – tu as une idée ?...

L'AUTRE. Je – comment tu penses ? Par hallucinations ?

L'UN. Je suis ma pensée.

L'AUTRE. Tu pourchasses des images ?

L'UN. Non. Non !

L'AUTRE. Tu n'es que cela pour moi. Une image. Je ne peux – te toucher.

L'UN. J'ai faim.

De la nourriture fait son apparition au bout d'un fil, et celui qui vient de parler gobe l'hameçon non sans difficulté et s'en repaît à grand bruit. Un temps.

L'AUTRE. Au coin de la bouche.

L'UN. Là ?

L'AUTRE. De l'autre côté.

L'UN. Là ? Encore à présent ?

L'AUTRE. C'est bon.

L'UN. Tu n'as pas faim ?

L'AUTRE. Soif.

L'UN. Il a soif !

De l'eau s'abat sur celui qui a soif, qui tend le gosier ouvert au ciel et se purlèche les babines.

L'UN. Mieux ?

L'AUTRE. C'est facile. Je veux dire c'est facile d'aller mieux comme ça.

L'UN. Moi ça va mieux.

L'AUTRE. Trop facile.

L'UN. Jamais content.

L'AUTRE. Trop facile.

Noir. Pendant ce temps les comédiens changent de place en faisant lourdement claquer leurs chaînes au sol. La lumière revient un peu avant qu'ils aient pu échanger leurs places et ils s'immobilisent dans une fausse position d'enchaînement, en flagrant délit de liberté.

L'UN. Amants !

L'AUTRE. Amants !

L'UN. Encore !

L'AUTRE. Oui, encore !

L'UN. Amants !

Noir.

Odile Cornuz
2003